

Aux sources de notre poésie : in memoriam Paul Miche

Autor(en): **Fiechter, J.R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **64 (1960)**

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-555426>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

IN MEMORIAM PAUL MICHE

AUX SOURCES DE NOTRE POÉSIE

par

J.R. FIECHTER

IN MEMORIAM PAUL MICHE

AUX SOURCES DE NOTRE POÉSIE

Au cours de ce dernier demi-siècle, le Jura a connu une floraison culturelle remarquable, et remarquable d'autant plus que les circonstances, jusqu'alors, ne s'y étaient guère prêtées. Une longue germination aura été nécessaire avant que des écrivains, des artistes, des savants, puissent révéler soudainement les ressources secrètes d'un pays difficile.

S'ils furent lents à s'affirmer, c'est que les Jurassiens, terriens laborieux, horlogers méticuleux, sont des gens de sens rassis et considèrent avoir autre chose à faire qu'à perdre leur temps en futilités.

M^e Charpié, notaire à Bévillard, trouvait inutile la botanique, « parce que, disait-il, elle ne mène à aucun but pratique ». Le brave homme, qu'eût-il dit pour le coup, s'il lui avait été donné de lire, dans le « Journal », qu'à l'insu de tous, tenait chaque soir le petit Tièche, la décision qu'en toutes lettres il venait d'y transcrire, le 15 août 1863 : « *Ma résolution est prise. Je suis et je veux être poète.* » Poète ! les bras lui en fussent tombés ! « Ah ! ces jeunes d'aujourd'hui ! » Passe encore de célébrer, fût-ce en vers, Dieu, la Famille, la Nature, l'Amitié, la Patrie, les Nobles Sentiments. Ce ne sont là qu'astragales, divertissements littéraires, joutes oratoires et jeux d'émulation entre ministres et pédagogues. D'ailleurs, pas trop n'en faut ! Mais prendre au sérieux la poésie, cette folle du logis, au risque de la voir s'aventurer dans des domaines interdits et d'y entraîner à sa suite quelque tête fêlée, ne serait-ce défier à la fois les normes de la décence et celles de la raison ? Divagations funestes, sornettes, fariboles, que tout cela !

Et cependant, n'en déplaise à M^e Charpié, c'est à cette époque, — la sienne, — que la poésie a fait discrètement son entrée chez nous.

* * *

1843, date de naissance de Paul Gautier et d'Edouard Tièche. Poètes tous deux, ils sont nés à quelque semaines de distance, dans

deux villages voisins, Paul Gautier, fils de notaire, à Courtelary, le 6 avril, Edouard Tièche, fils de pasteur, à Bévillard, le 1^{er} juin, et tous deux de santé fragile, ayant très tôt prescience de leur fin prématurée.

Ils connurent tous deux la pression d'un rigorisme étouffant, l'incompréhension d'un père autoritaire, la tendresse désarmée d'une mère et, seul réconfort d'une adolescence démunie, l'amour de la nature et le culte de l'amitié.

Tous deux enfin, demandèrent à leur connaissance de la langue allemande l'alibi des traductions et, fervents « Emulateurs », trouvèrent dans les réunions de la Société jurassienne d'Emulation¹, le seul milieu capable d'apprécier et d'encourager leur talent. L'étonnant, c'est que ces jeunes gens, si proches dans l'espace et dans le temps, d'aspirations et de sensibilité si semblables, aient suivi deux voies parallèles, sans se rencontrer jamais.

* * *

En moins de cent ans, le Jura s'est étonnamment transformé. Il a changé de physionomie, mais son caractère propre s'est-il sensiblement modifié ?

On parle souvent de l'âme jurassienne. Cette « âme », elle est encore à dégager de ses limbes et il importe que nous la découvriions en ses profondeurs si nous voulons prendre de mieux en mieux conscience de nos raisons d'être.

De ce fait, l'étude de poètes tels qu'Edouard Tièche et Paul Gautier, peut être, pour nous d'aujourd'hui, riche de résonances². Non pas qu'ils nous aient laissé des chefs-d'œuvre, mais parce que les premiers, ils ont cherché à s'exprimer, à extérioriser avec sincérité et « tremblement », les forces qu'ils sentaient s'affronter dans le tréfonds de leur solitude ; parce qu'ils ont essayé de donner voix à leur joie et à leurs tourments, et puisque leurs vers sont les bonheurs qu'ils n'ont pas eus, de se délivrer, en chantant, d'un mal fait d'esseulement, d'inadaptation, de dépaysement et d'ennui. Sans doute, ces deux poètes, morts trop jeunes, valent-ils plus par leurs ambitions que par leurs réalisations. L'essentiel est qu'ils soient des nôtres et que nous nous sentions unis à eux par une filiation qui tient à des causes profondément enracinées. Nous sommes avec eux les maillons d'une chaîne et vous, Tièche et Gautier, « vous qui n'avez chanté que parce que vous aviez dans l'âme beaucoup de ferveur et d'a-

¹ « Le but de la *Société jurassienne d'Emulation* est d'encourager et de propager dans le Jura l'étude et la culture des lettres, des sciences et des arts. » Règlement du 22 août 1847 (article 2).

² Cf. *Un homme à travers le monde*, de Lucien Marsaux. (Grossmann, Bienne 1937.) A confronter son Rodolphe-Sébastien Brenner, de Corgémont, à Werner Renfer, adolescent, de Corgémont comme lui.

mour », nous vous aimons fraternellement, parce que nous reconnaissons en vous :

*L'enfant prodigue d'aujourd'hui,
L'enfant prodigue que je suis
N'a jamais quitté la maison de son père...*

* * *

Mais comme il est difficile d'échapper à son tourment ! Dans la vieille cure paysanne de Bévillard, aussi bien que dans la maison cossue, mi-bourgeoise, mi-rurale de Courtelary, ce sera des années durant, l'exténuant conflit, et sans cesse renaissant, entre deux idéalismes et deux prosaïsmes, le choc de deux sensibilités se heurtant aux étroites limites du conformisme.

D'un côté, les impératifs, constamment rappelés, d'une réussite, d'une carrière ; de l'autre, le refus, la fuite dans la solitude et le tapis volant du rêveur-éveillé, l'emportant loin des contingences terre à terre, vers les rives enchantées où tout n'est que « beauté, luxe, calme et volupté ».

Ce milieu austère et moralisant, dont souffrit si douloureusement Tièche, aussi bien que Gautier, a certes beaucoup évolué au cours de ces cent dernières années, mais la « nature » du Jura, elle, n'a pas changé. Certes, le paysage jurassien nous est cher. Nous y sommes incorporés, mais on ne saurait nier sa sévérité. Son atmosphère est décidément plus nordique que méridionale¹. Elle isole plus qu'elle n'exalte.

Qu'il s'agisse du Vallon de Saint-Imier ou du Val de Tavannes, le ciel s'y rabat comme un couvercle sur son étui. L'espace resserré entre deux montagnes bute contre un mur transversal lui fermant l'horizon. De gauche et de droite, des forêts de sapins et de hêtres dévalent sur les champs en pente et le long de la rivière, les villages aux maisons trapues incitent davantage au travail qu'aux caprices de l'imagination. Le besoin de prendre de la hauteur, le goût de la « grimpe » pour échapper à l'oppression, ce goût commun aux Jurassiens, Tièche et Gautier l'ont éprouvé comme tant d'autres. Tièche herborisait, Gautier courait les fermes.

¹ Léon Degoumois, *Edouard Tièche*, page 48 :

« Belle quand il lui plaît de l'être, ou qu'on veut bien la voir ainsi, la nature jurassienne, dans ses habits de fête comme dans ses habits de deuil, inspire un sentiment qu'il faut avoir le courage d'appeler par son nom : l'ennui. Nuance plus juste, peut-être imperceptible à qui n'est pas de là-haut, elle « donne l'ennui ». Uniforme jusque dans ses variations, qui sont des montagnes, des vallées, des combes, des roches, des gorges toutes à peu près pareilles, — et l'on sait d'où l'ennui naquit un jour, — déteindrait-elle par hasard sur le régime de vie qui s'est développé à son ombre ? Est-ce réellement complicité du paysage ? le fait est qu'on a beau se défendre, cela vous tombe dessus. »

De son vivant, la destinée n'aura guère souri à Edouard Tièche. Elle lui a du moins donné la joie, en 1877, six ans avant sa mort, de publier « avec une émotion mêlée de beaucoup d'effroi », son volume de vers *Soirées d'hiver*¹. Elle lui aura donné bien plus encore : la chance, revanche inespérée, de trouver en M. Léon Degoumois, le plus amical, le plus attentif et le plus consciencieux des biographes².

Pour qui veut donner vie à la notion « d'âme jurassienne », le volume qu'il a consacré au poète est une référence de base.

Grâce au fils du poète, qui voulut bien lui confier les manuscrits de son père³, M. Léon Degoumois eut la bonne fortune de découvrir le « Journal » qu'Edouard Tièche rédigea de vingt à vingt-cinq ans. Il le rédigea pour lui seul, pour donner un sens à sa vie et se prouver que, malgré tout, demeure encore l'espoir de voir finalement apparaître la lumière du jour, au bout du tunnel de la désespérance, de l'inutilité, de la solitude ; échapper en un mot, à la neurasthénie.

Pour Tièche, la vie est un choix sérieux, un pari dont il mesure l'enjeu. Il a besoin de faire ses comptes, non plus à la manière de ces calculateurs tâpillons qu'il ne connaît que trop, puisque, érigés en juges, leur condamnation est sans appel, pour se persuader que la lutte intime qu'il poursuit n'est pas lutte vaine. Le « Journal », ses vers, son herbier et ce long poème dramatique, cet *Eberhardt* devenu plus tard *Edmond, comte de Rondchâtel*, sont l'affirmation d'un effort qu'il faut mener à bien, même s'il est disproportionné à vos forces, même s'il réclame de vous plus que vous ne sauriez accomplir, parce que cet effort obstiné est la justification dont on a besoin, vis-à-vis de soi, des siens, de Dieu peut-être.

Ecrit avec la plus scrupuleuse honnêteté, le « Journal »⁴ est un document émouvant, d'une authenticité sans faille. Il reflète, avec la fidélité d'un mémorial journalier, le petit monde jurassien qui fut celui où vécut le poète, tout en scandant les pulsations d'un cœur maladroit, prompt à battre la chamade ou à céder à la dépression, mais toujours d'une admirable pureté.

Livre de bord « d'une âme qui n'en mène pas large », ces pages décèlent, à nu, un être d'une transparence qui s'ignore, tant elle est

¹ Edité par Sandoz et Fischbacher - (Paris 1872).

² Léon Degoumois : *Edouard Tièche, poète jurassien* (1843-1883). Préface d'Henri Guillemin, (Les Editions du Chandelier, Bienne. 1945.)

³ Il s'agit d'*Abraham-Emmanuel Tièche*, pasteur — et agriculteur — à Bévillard. Colérique tout autant que son frère *Aimé*, docteur et Grand Conseiller, à Reconvilier, la maisonnée devait retenir son souffle quand il préparait son sermon dominical.

⁴ Le « Journal » d'Ed. Tièche a été tenu à jour, du 31 juillet 1863 au 8 août 1868, soit cinq cents pages d'une écriture menue qui rappelle étonnamment, en plus serré et plus tourmenté, le graphisme d'Alexandre Vinet.

naturelle. Elles témoignent également d'un idéalisme que rien ne rebute, mais révèlent, d'un bout à l'autre, cette inadaptation foncière, cette gaucherie dans l'action, cette angoisse de l'imprévisible impair, ajoutant à l'« abandonnement » qui est l'enfer de la solitude, le sentiment d'être « autre ». D'où cette révolte et ce désarroi secret, qui n'ont pour antidote que le culte de l'amitié, c'est-à-dire le partage de tout ce qui est supérieur¹.

A lire ce journal, qui ne devait être connu de personne, une certitude lentement se fait jour, la certitude que la vérité, quoique tout près des choses, demeure dans un léger au-delà, qu'un décalage existe entre le réel et le vrai, et qu'une vie, avec son actif et son passif, n'est que décor extérieur. L'essentiel est ailleurs, préservé, sauvé, et c'est lui qui s'inscrit, en filigrane, dans le gros papier gris d'une existence monotone.

C'est ce pressentiment, ou plutôt cette prescience, qui permettra au poète d'échapper à ce grand fonds d'amertume et de découragement dont le « Journal » est l'aveu.

Aveu désolé, obsédant d'autant plus que l'isolé en lui-même, n'accusant que « ses faiblesses », est toujours prêt à excuser les autres. Le psychologue « amateur d'âmes » trouverait dans cette longue confidence qui va loin dans l'analyse d'une inadaptation, d'un désarroi en face de la vie, d'un refoulement qui s'ignore, matière à découvertes inattendues.

Ce qu'il ne dit pas expressément, M. Léon Degoumois le laisse pressentir. La lucidité se double chez lui d'une ferveur divinatrice, qui va bien au-delà de l'apparence, et il est un fait certain : le biographe aura su restituer au poète « cette joie inconnue, ressentie en des temps privilégiés », en sentant que quelqu'un avait « pensé comme lui ».

L'éloge, ici, s'impose sans réticence. Le critique s'est fait thaumaturge et restitue valeur de présence à une ombre, condamnée sans lui à l'effacement définitif.

* * *

Paul Gautier n'a pas laissé de journal et n'a jamais eu de biographe.

Né à Courtelary, il y est mort le 17 septembre 1869. Il n'avait pas vingt-sept ans. Vie plus courte mais plus tumultueuse que celle d'Edouard Tièche. Ce dernier, jusqu'à sa fin, gardera la candeur d'un être reclus en Chimérie, ne vivant qu'en retrait de soi.

¹ Cette amitié, Tièche l'a trouvée en *Hippolyte Sauvant*, régent, à Bévillard, qui, sur le plan spirituel, fut vraiment l'*alter ego* du poète et son fidèle confident. « Du tout pareil au même », devaient dire les bonnes gens du village en parlant des deux amis !

Paul Gautier, lui, n'a rien d'un Eliacin. Il serait davantage cousin de Fantasio. Son destin, à première vue, paraît léger, plus heureux que celui d'Edouard Tièche. Et pourtant, bien vite, quelle désolation et quel écroulement ! Il n'aura même pas eu le temps de réunir ses vers en volume. On s'en chargea pour lui. Et ce fut une trahison. M. Emile Boéchat le soulignait, sept ans après l'édition de *Pervenches et bruyères*¹, dans une étude publiée par la revue mensuelle de l'Emulation jurassienne² :

« Gautier, écrivait-il, n'a pas légué un recueil de ses œuvres et il me sera permis d'exprimer ici la déception qu'ont éprouvée tous les amis du poète à la lecture de « Pervenches et bruyères », — dédié à la Société d'Emulation, — recueil élégant dans la forme mais dont on a sévèrement disputé l'étroitesse des pages au profit des seules pièces qui flattaient les goûts de Messieurs les éditeurs : vingt-deux poésies originales, vingt-quatre traductions, voilà ce qu'il contient.

« En publiant seulement vingt-deux de ses poésies, on a donné à Paul Gautier un témoignage de pauvreté qu'il n'a pas mérité !

« Les éditeurs n'ont recueilli que les poésies qui ne peuvent blesser ni leurs opinions politiques, ni leur pudeur personnelle. Nous ne retrouverons pas tout le poète dans ces pages ! »

C'est en vain que M. Boéchat se sera efforcé de sauver quelques-uns des poèmes proscrits. Jugé trop audacieux, ou suspect d'hérésie, le principal de l'œuvre de Gautier a disparu. Dès sa mort, les traductions exceptées, Paul Gautier s'est vu mettre à l'index. Ses plaidoiries, publiées sous le titre « Impressions d'audience » dans le « Progrès » de Delémont, ont été par contre intégralement conservées.

Le poète aura été enterré deux fois.

* * *

Par un juste retour des choses, le sort a réparé l'injustice des hommes. Quarante-trois ans après sa double mort, Paul Gautier a ressurgi parmi nous, en la personne de son neveu, le violoniste et compositeur Paul Miche.

Comme il l'aimait et l'admirait, cet aîné si richement doué, dont il était vraiment la réincarnation ! Et l'on comprend les inquiétudes de sa mère ! Avec quel mélange d'espoir et de crainte dut-elle voir grandir le fils musicien en qui elle retrouvait son frère, l'enfant prodigue qu'elle avait vu s'éteindre, tison fumant, après avoir flambé sa vie et gaspillé ses dons !

¹ *Pervenches et bruyères*, Poésies choisies. (Fick, Genève, 1870.)

² *L'Emulation jurassienne*, revue mensuelle littéraire et scientifique. (Delémont, juin 1879.)

Combien de fois Paul Miche m'aura-t-il parlé de ce Paul Gautier, dont il avait mis en musique les vers qu'il préférait ! Que de fois n'avons-nous pas rêvé de lui rendre justice ! Mais l'enfer est pavé de bonnes intentions...

Et maintenant, cher ami, maintenant que soudain tu t'en es allé rejoindre Paul Gautier, nous laissant le meilleur de toi-même dans ces chants, dans ces chœurs où tout notre pays s'est retrouvé, aujourd'hui qu'une tombe de plus est à fleurir dans le cimetière intérieur des vivants et des morts, nous voudrions, en hommage à l'ami disparu, reprendre, pour leur donner sève nouvelle, les pages d'une étude publiée, il y a bien longtemps, dans ces « Cahiers vaudois », qui furent accueillants à de jeunes Jurassiens qui se nommaient Hermann Boder, Léon Degoumois, Jules Gueisbühler, Albert Béguelin et R.F. Ramsay.

Et ces pages retrouvées, pour te faire un plaisir qui t'est dû, ornons-les, en pensée, de ces vignettes que F. Garraux, de Moutier, dessina et peignit pour toi et qui, dans leurs atours d'un autre siècle, te souriaient au-dessus de ton piano de travail.

* * *

PAUL GAUTIER

De longs cheveux noirs rejetés en arrière, et, dessous, un front large, très blanc, le nez droit et la bouche petite, des yeux lumineux et changeants, découvrant aux rares intimes une âme tourmentée, tel apparaissait Paul Gautier. Par le regard et l'expression des lèvres, il était femme. De taille moyenne, la mise simple, la démarche hésitante, il passait, timide et rêveur, s'offrant peu et attirant extrêmement.

On le sentait marqué par la vie. Ce solitaire fut un douloureux assoiffé d'affection. Son amitié était lente mais sûre ; cependant s'il vécut des heures de gaieté et de confiance, jamais toutefois, il ne se donna comme il l'aurait voulu, et jusqu'à la fin, il demeura l'unique spectateur du mystère de son âme.

Ces réticences informulées, ces brusques silences, ces sautes d'humeur, qui, d'un bout-en-train, faisaient soudain un être taciturne, déconcertèrent souvent ses amis.

Sa sœur a dit de lui qu'il avait été un enfant de caractère aussi vif qu'enjoué, bien que sujet déjà à de brusques accès de tristesse sans cause apparente. Un enfant nerveux ! La vie l'équilibrera ! Et c'est la filière commune.

Ses classes primaires terminées, le jeune Paul Gautier fait son instruction secondaire au collège de La Neuveville et passe au gymnase de Porrentruy. Il en sortit bachelier, comme beaucoup. Mais aussi poète.

Poète ! C'était alors l'époque de l'âme en fleur, des rêves, des grands espoirs, la fontaine St-Nicolas ; l'avril et ses frêles perce-neige... Temps heureux ! Temps béni ! Pour Gautier, il ne dura qu'un jour...

Il fallut songer à vivre. Lui pensait vivre simplement sa poésie, en faire son idéal, sa raison d'être. L'autorité paternelle en décida autrement.

« Tu seras avocat ! — Je suis poète ! — Tu seras avocat ! » ...et Gautier s'en fut à Strasbourg. S'il y écouta moins les lois du *Corpus juris* que les vers qui chantaient dans sa tête, qui saurait l'en blâmer ? De là date son amitié avec Victor Tissot, l'auteur oublié du « Voyage au pays des milliards ». Cette affection fut douce au Jurassien exilé. Elle prit place, dans son âme, à côté d'une amitié déjà vieille. Paul Gautier avait connu à Porrentruy une poétesse française, Mme Marie Huguenin-Bovet, femme distinguée s'il en fut, qui sut rester pour lui la plus exigeante, la plus fidèle et la meilleure des amies.

Toujours malade, toujours souffrant, toujours « cousant une rime aux deux coins d'une idée », de Strasbourg, le jeune poète passa à Berne. Stage à Delémont, chez Me Carlin, l'une des célébrités du barreau. Les plaidoiries qu'il eut à prononcer témoignent de son éloquence, de la générosité de ses sentiments. On lui prédit une brillante carrière à condition qu'il sache freiner à temps son non-conformisme, une sympathie trop marquée pour « les idées nouvelles », son goût du trait satirique et son penchant au paradoxe. Ne s'agit-il pas de faire carrière, de faire acte d'obéissance et de renoncer aux prises de position périlleuses, aux brocards contre les puissants, aux incartades — (pourquoi s'exposer à plaisir aux attaques en prenant l'initiative dans le Jura d'une souscription en faveur d'un fonds national ouvert en France, pour élever une statue à Voltaire ?) — et de remplacer les invectives contre la tyrannie — (n'est-il pas allé, le malheureux, jusqu'à proclamer la légitimité du régicide ?) — par les discours mesurés qu'exige le rôle social assigné à un futur magistrat ? On le case donc, on le chapitre, on le marie, et c'est en mourant que le poète échappe à l'impasse.

L'heure du silence est venue, réalisant son vœu :

*Les beaux jours sont passés, l'illusion est morte.
Comme il était venu, l'amour s'en est allé.
Hier, la foi me restait, mais l'aquilon l'emporte
— Et tout n'était qu'un rêve, — et l'on m'a réveillé.*

*Me rendrez-vous ma belle enfance,
Ses amours et ses rêves d'or ?
Me rendrez-vous mon innocence ?
Vous m'avez ravi ce trésor.*

Sa maison, la voilà, sur le bord de la route, et c'est la même toujours. Et voici le verger et le jardin. Demeure de propriétaires cossus, — magistrats et paysans, — aux toits immenses, aux lourdes cheminées. Un pensionnat, celui des demoiselles Hausermann s'y abrita un moment.

Gautier connut cet ombrage. Il aimait ce banc. Ce pavillon fut un rucher, naguère. Un rucher à l'ancienne mode, vaste et spacieux. Le poète y écrivit des vers charmants, l'oreille au guet, prêt à glisser, au moindre bruit, le poème ébauché dans un des Codes. Si le père savait !...

Et pour un instant, tout renaît à la douce vie d'antan...

Le matin. Au verger, les cerisiers sont en fleurs. Un rayon allume les ruches de paille. Furtif, Gautier se glisse dans sa retraite bruisante. Le ciel est bleu. La terre sent bon. Son cœur chante. Il a dix-neuf ans, il aime, il est aimé. Le soleil descend jusque dans le sombre réduit, où pendent des toiles d'araignées : qui viendrait les y enlever ? Les abeilles travaillent. Lui rêve, il écrit parfois...

Et voici la scène qu'on évoque :

A la fenêtre d'en face, une tête s'est penchée, blonde, et deux yeux étoilés, comme les scilles au printemps, sourient doucement à celui qui les a chantés... — Mais, brusquement, bruits de pas dans le sentier, et la page qu'on veut escamoter tombe. Le père, raide comme la justice de Berne, dans son habit à larges basques, regarde son fils. Un silence... « Montre un peu... De nouvelles bêtises ! Encore ! » — et d'ajuster ses besicles et de lire à mi-voix, — en insistant, persifleur, sur la fin des vers :

AU SOIR

*Quand l'enfant a fini sa naïve prière,
Quand la brume des nuits s'étend aux alentours,
Et que tout est calme et silence sur la terre,
Que l'homme rêve à ses amours,
Alors du firmament, la brillante lumière,
Reprend avec orgueil son gigantesque essor,
Et la belle-de-nuit, entr'ouvrant sa paupière,
Le regarde passer, soupire... et se rendort.*

Le père s'irrite. Il insiste : « Travaille à ton droit ! » Et, sans intention méchante, il déchire en morceaux menus, — lentement, — la page où bourdonnait le fol essaim de vers...

De-ci de-là, les papiers volent, tandis que le vieux magistrat lève les bras au ciel : « Ce garçon me rendra malade ! »

Il a levé les bras. Le bout de ses doigts secs heurte une branche fleurie et des pétales pleuvent sur le père, qui s'en va, courroucé, et sur le fils, qui demeure à regarder, pensif, le livre des Codes fermé, les pétales dans l'herbe, et la fenêtre d'en face, vide...

* * *

Les années passent, la souffrance s'avive.
L'idée de la mort le hante il la sentait prochaine, inévitable.
« J'en porte le froid au cœur », disait-il.

Il sait que sa plume tremble dans sa main fiévreuse ; il sait aussi l'inconstance humaine. Bien vite, le poète sera oublié :

Le ver lui seul visitera ma tombe,

et cependant, au seul être sur terre :

Qui lui fasse à la vie attacher quelque prix,

il jette cette supplication dernière :

Souvenez-vous de moi quand j'aurai cessé d'être !

Souvenez-vous de moi, car la nuit va paraître,

La nuit au cours silencieux,

La nuit qui n'a point d'astre et qui n'a point de cieux ;

Un lugubre sommeil va peser sur mes yeux.

Poète, il le fut. Il fut un poète vrai et un vrai poète. A vingt-six ans, il laisse une œuvre inégale, mais riche de talent et d'espérance. C'est pour lui aussi que Charles Guérin a écrit :

Plutôt qu'un médiocre honneur, accordez-moi,

Seigneur, de mourir jeune encore, et l'âme ivre

De volupté, d'orgueil puissant, avec la foi

Que j'aurais été grand, si vous m'aviez fait vivre !

Il l'eût été...

Un solitaire. Un incompris :

Hélas, mais aujourd'hui, je passe solitaire,

Dans un monde distrait qui ne m'a pas compris !

Je ne dis pas qu'il aime sa douleur, mais il s'y était habitué. Elle faisait partie de lui¹.

En tant que poète, ce tourment même lui fut profitable. Son vers y gagna en puissance, sa parole prit plus de force et ce je ne sais quoi de poignant qui trahit une âme prédestinée :

*Espoir de la campagne en sa verte saison,
Frêle encore, le froment ondoyait dans la plaine,
Le zéphire pour lui, retenait son haleine
Et pour lui, l'alouette égrenait sa chanson.
Il n'est plus là, Seigneur. — Répondez, Dieu superbe !
D'où vient le moissonneur sombre, qui fait sa gerbe
Avant l'heure de la moisson ?*

Il avait trop de goût pourtant pour jouer au foudroyé romantique. Dans la vie quotidienne, Gautier s'efforçait de taire ses misères intimes. Ses épigrammes ont un à-propos qui subsiste :

*..... Je voudrais voir
Chez nos officiers helvétiques,
Moins d'orgueil et plus de savoir.*

ou,

*J'ai plus d'une fois souhaité
A nos chrétiens moins de prière,
Mais aussi plus de charité !*

Et son ironie savait, à l'occasion, s'en prendre à lui-même aussi. Témoin cette anecdote racontée par un ami de Gautier, qui la tenait du poète :

« Lorsque notre poète fit ses préparatifs de départ pour Strasbourg, son excellente mère lui glissa une bible de fort belle édition, richement reliée, en lui recommandant de l'ouvrir quelquefois. Gautier promit tout, enterra soigneusement le livre au fond de sa malle et, trois ans après, à son retour, le rapportait intact à Courtelary. Sa mère le questionna sur ses lectures bibliques, et notre étudiant, qui n'avait guère songé aux saintes Écritures, mais qui ne voulait pas déplaire à ses bons parents, n'hésita pas à dire qu'il avait lu et relu sa bible avec beaucoup de plaisir. Pour toute réponse, sa mère prit,

¹ « On ne peut contester l'accent sincère de ces strophes. Il ne s'agit plus ici d'un jeu. Ces vers n'ont pas jailli seulement de l'imagination. Ils témoignent d'un climat où l'âme a longtemps vécu. »

Francis Bourquin. Causerie prononcée lors du centenaire de la section Erguel de la Société jurassienne d'Emulation, le 29 octobre 1949.

en souriant, le volume, l'ouvrit devant lui et lui fit voir, caché dans les feuillets, un billet de banque parfaitement conservé.

— Malheur ! disait Gautier en souriant, que de fois j'aurais consulté mes Évangiles — si j'avais su ! »

* * *

Une partie de l'œuvre de Gautier est vieillie aujourd'hui. Sa poésie n'en demeure pas moins, dans sa presque totalité, jeune et lourde de sève. « Il avait compris, écrivait Eugène Rambert, parlant de lui, que la poésie est un art, comme le dessin, comme la musique, et qu'il ne suffit pas, pour y exceller, de s'abandonner à tous les hasards de ce qu'on appelle l'inspiration. »

Plus encore. Ce jeune homme, ou plutôt ce vieil homme de vingt-six ans, fut un audacieux. Du romantisme, il hérita le goût des prouesses rythmiques. Il osa chanter l'amour et la volupté, — oh ! en termes bien décents, — mais sans crainte de l'indignation des « vertuistes ».

J'en viens à ses traductions. Elles sont un de ses titres de gloire les plus solides. Mieux que personne, il a su rendre le lied allemand, dont il avait senti la secrète douceur¹. Henri Heine appelait les traductions « des clairs de lune empaillés ». A lire celles de Paul Gautier, — une cinquantaine, — l'auteur des *Reisebilder* fût revenu, sans doute, de ses préventions.

Comparez sa traduction de *Loreley*, ou celle de *l'Amour trahi*, avec celle de Marc Monnier. Le poète jurassien n'a rien à perdre à ce parallèle.

*Nul quand je t'embrassais, ô jeune Athénienne,
Ne fut témoin de nos ébats.*

*Les étoiles brillaient de leur clarté sereine,
Nos cœurs ne se méfiaient pas.*

*Une étoile en tombant, dans la mer s'est glissée,
Elle a parlé de nous aux flots,
Et le flot à la rame, et la rame empressée
A tout redit aux matelots.*

*Sur ce thème, il a fait des couplets pour sa belle,
Et depuis ce funeste jour,
Fillettes et garçons chantent, troupe cruelle,
Les mystères de notre amour.*

¹ Les régions linguistiques où l'influence germanique se mêle à la culture française, sont favorables à cette poésie du lied qui sera celle de Verlaine et d'Apollinaire. D'inspiration plus floue, toute d'intériorité et de douceur nostalgique, elle n'a rien de l'éclatante poésie méditerranéenne. Cette poésie, dans son essence, est déjà celle de Tièche et de Gautier. (J.R. F.)

* * *

Ce Jurassien d'hier nous tient à cœur, à nous d'aujourd'hui. Il a aimé son petit Jura d'un grand amour, il en a eu le patriotisme véritable. Il était de son pays, son pays l'avait formé. Tout jeune il avait été en contact avec le bon sol nourricier. Dans les champs qu'embrumait septembre, il avait gardé les vaches de son père. Il a su voir. Tout s'est réfléchi dans son œil, et l'image est restée :

*Le Chasseral, couché comme un satyre antique,
qui,
De sa lèvre de roc semble baiser le ciel,*

et encore :

Montoz, au flanc couvert d'une verte tunique.

Son pays, il l'a compris. Il l'aimait, la compréhension allait d'elle-même. Et comme il le concevait, il a su l'exprimer.

Gautier fut un enthousiaste, un sincère. Il a cassé des vitres, — geste souvent louable ! Avec une ardeur joyeuse, le poète s'est jeté dans la mêlée. Il crut au Progrès, à la Fraternité ! Il fit de la politique, et de la polémique.

Cette agitation n'ajoute rien à sa gloire poétique. Tout au moins, dans un milieu fossilisé, pondéré à l'excès, y eut-il quelqu'un à s'emballer pour une idée, et à faire acte d'individualisme.

Mais plus encore, nous savons ce qui nous attache à lui : c'est son indépendance. Il ne fut jamais un officiel, jamais il ne pontifia, et les vers qu'il écrivit en 1865, pour les noces d'or du Jura et du canton de Berne, en demeurent le témoignage malicieux :

*LES NOCES D'OR
DE LA PATRIE JURASSIENNE
1815 - 1865*

*Un gros papa, trois oncles en passage
M'ont imposé mari de leur façon ;
J'avais seize ans ; j'étais naïve et sage.
Sans murmurer je pris leur vieil ourson.
Chacun signa, puis on fit grande fête
Avec canon, musique et cœtera ;
Mais cinquante ans m'ont vieillie et défaite
Lune de miel jamais ne reviendra !*

*Ah ! quel époux et quelle basse-taille !
Comme ses yeux lorgnaient mon coffre-fort !
Ses bras velus me prenaient par la taille
Et quelquefois ils serraient un peu fort.
Mais que d'amour ! Hélas ! j'étais jolie.
Que de baisers ! La marque en restera ;
Car cinquante ans ont prouvé ma folie,
Lune de miel jamais ne reviendra !*

*Et maintenant, que suis-je devenue ?
Pauvre contrat, le voilà déchiré !
Malgré ma dot, je m'en vais toute nue
Trainant seulette un front déshonoré.
Justice et Droit, soutenez ma faiblesse !
Mais c'est en vain ! Le ciel se souviendra !
A cinquante ans, si l'amour nous délaisse,
Lune de miel jamais ne reviendra !*

*L'on m'a bien dit : « Sois rieuse et fidèle,
Souffre tout bas et dévore tes pleurs ;
Reviens à nous, ainsi que l'hirondelle,
Nous te ferons un nid avec des fleurs ! »
Non ! car le Droit est plus fort que la force.
Plus de marché qu'un baiser trahira.
Mes noces d'or sont peut-être un divorce,
Lune de miel jamais ne reviendra !*

* * *

Sur le Chasseral et le Mont-Soleil qui se rejoignent là-bas, s'étend à plat, un ciel de cendre. A l'est, le Montoz, sous sa calotte blanche, ressemble à quelque montagne des estampes japonaises. Dans les prés, tondus ras, la Suze descend paresseusement. Des brumes légères duvettent l'horizon. Le vallon semble un nid, où repose le village. Toits bruns et toits gris, disposés en croix, au pied du vieux temple paroissial. Juché sur la colline, il plante en plein ciel, ainsi qu'un épieu rouillé, son haut clocher pointu. Et tout autour, le cimetière. Un mur lézardé l'isole de la route, de la vie. C'est paisible, en été, c'est tout vert et tout fleuri. Aujourd'hui, par l'humide brouillard, c'est triste et c'est gris, et c'est seul... A gauche de l'église, une tombe entourée d'une simple barrière de fer. Un cyprès, une stèle brisée. « *Paul Gautier. 1843-1869.* » Et c'est tout...

Le vent échevelle les tilleuls proches. Leurs rameaux ont le murmure indiscret des lèvres molles de toutes vieilles femmes. Un nom, une stèle brisée, une couronne effeuillée... ! Qu'il fait gris, qu'il fait triste, qu'il fait seul !

Dans le cyprès, un rouge-gorge s'est posé. Il appelle puis se perd dans le gris. Une branche tremble, — un instant, — et de nouveau s'immobilise. Et d'avoir vu cet oiseau, — qui s'envole, — et cet arbre, — qui demeure, — l'apaisement désiré se fait.

L'âme du poète a pu être entraînée par le vent de la mort, vers une terre meilleure. L'œuvre reste, pareille au cyprès où s'appuyait le rouge-gorge.

Les saisons, tour à tour, l'ont dépouillé, le jardinier a coupé ses branches gourmandes, — il demeure cependant et le sol qui l'a nourri, le maintiendra longtemps encore.

Gautier, chantre fraternel et douloureux qui passas comme un rêve, et toi, Edouard Tièche, qui lui survécus sans l'avoir jamais connu, vous n'êtes pas absents à nos yeux. Vous n'êtes qu'invisibles.

Vos voix, nous les entendons encore à travers les voix de ton « Journal » et de tes « Soirées d'hiver », Edouard Tièche, et la tienne, Gautier, ton neveu, musicien comme tu fus poète, en perpétue l'écho parmi nous.

Et c'est pourquoi, Jurassiens, nous unissons vos noms, Edouard Tièche, Paul Gautier et Paul Miche, dans un même élan d'affectueuse gratitude.

Décembre 1960.

